

Mission impossible

Voici donc rassemblés les six volumes de *La Méthode* dont la publication s'est échelonnée sur presque trente ans de 1977 à 2006.

Le mot « méthode » m'était venu à l'esprit et s'y était installé peu après mon séjour à l'Institut Salk, à La Jolla (Californie) en 1969-1970¹. Dans cet institut de recherches biologiques, j'avais d'abord songé à préparer un texte sur « biologie et sciences humaines ». Durant cette période, je ne m'étais pas contenté d'assimiler la « révolution biologique » d'alors. Mes investigations dans la *General System Theory*, dans les œuvres de Bateson, Wiener, Ashby, von Neumann – investigations continuées à Paris avec les travaux, essentiels pour moi, de von Foerster et Gottard Gunther –, me conduisaient, plus en profondeur, à repenser le problème de la connaissance, à partir de nouvelles possibilités conceptuelles. Les unes me permettaient de transformer ma dialectique héritée de Hegel et Marx en une « dialogique » qui assumait les contradictions ; les autres me libéraient de la causalité linéaire pour en arriver aux idées de « boucle » pas seulement rétroactive, mais aussi récursive. La notion de complexité commençait à prendre forme dans mon esprit. À vrai dire, j'accumulais les notes de lecture, et le mot « méthode » en s'imposant en moi appelait la recherche d'une méthode de connaissance apte à affronter la complexité.

Toutefois, c'est un rameau prématuré de *La Méthode* qui vit d'abord le jour. De fait, j'organisai en 1972, sous la tutelle efficace de Jacques Monod et en collaboration avec Massimo Piattelli-Palmarini, un colloque international sur « l'Unité de l'Homme » à l'abbaye de Royaumont, où nous avons installé un centre d'études voué à

1. Où j'avais été invité grâce à John Hunt (*executive* de l'Institut) et Jacques Monod (*fellow* à ce même Institut).

l'anthropologie fondamentale, laquelle comportait évidemment la dimension biologique de l'humain. C'est pour ce colloque que je rédigeai une communication intitulée « Le Paradigme perdu : la nature humaine », et Serge Moscovici me suggéra d'en faire un livre. Fort de ma nouvelle culture, reliant les études séparées et cloisonnées sur les sociétés de primates et sur les sociétés archaïques humaines, me fondant sur la nouvelle préhistoire postérieure aux années 1960, montrant à la fois le lien et la rupture entre nature et culture, intégrant les nouveaux outils conceptuels qui prenaient forme et force en moi, et prenant conscience du caractère paradigmatique de la connaissance complexe, je rédigeai ce livre assez facilement. Je le fis en des lieux méditerranéens de bonheur et aussi à Salvador de Bahia, dans l'ancienne maison des esclaves transformée en musée.

Par la suite, mes idées ont commencé à s'articuler les unes aux autres et à s'organiser. J'en arrivai à la décision de rédiger *La Méthode*.

Je profitai d'abord d'un séjour d'un trimestre à la New York University pour rédiger dans l'euphorie l'introduction générale (septembre 1973). Je dois dire – en m'excusant rétrospectivement auprès de Tom Bishop, personne invitante – que cette rédaction fut conduite au détriment de mon cours, qui aurait pu être très intéressant, sur la complexité en littérature. J'étais logé au vingtième étage d'une tour, sur Bleecker street, au cœur du Village. De mes fenêtres, je voyais la jonction entre l'Hudson et la River, plus loin, la statue de la Liberté, et dans le ciel les avions qui, à la queue leu leu, descendaient vers l'aéroport. Ma chambre était située à l'est, et chaque matin, le soleil levant venait m'éblouir et me catapulte hors du lit. Je rédigeais dans une véritable exaltation, la radio allumée, dans un flux de musique. Parfois, un air comme *Angie* me faisait lever et danser tout seul.

Cette introduction générale, c'était comme un noyau qui contenait virtuellement toute la suite, même s'il fallut les développements ultérieurs pour qu'il prenne rétrospectivement ce caractère nucléaire. Puis j'imaginai alors un seul volume en quatre parties : 1. La nature de la nature, 2. La vie de la vie, 3. Le devenir du devenir, 4. La connais-

sance de la connaissance. J'élaborai un plan (provisoire comme tous mes plans). Je continuai à prendre des notes que je ventilais selon ces grands thèmes.

Je suis rentré à Paris au début de l'année 1974. Au cours du premier semestre de l'année, mon temps était haché, j'étais angoissé, mécontent de moi, j'avais perdu l'élan qui m'avait soulevé à New York, je ne pouvais ni quitter Paris ni rester à Paris. Tout déplacement pour des conférences m'apparaissait comme une perte de temps et, de toute façon, je perdais mon temps. Je devais cependant partir pour une semaine en Toscane, à Figline Valdarno, pour un colloque que j'avais coorganisé avec Candido Mendes dans la villa de mon ami Simone di San Clemente, Il Palagio¹. J'avais choisi ce lieu si différent des salles universitaires ou des salons d'hôtel à colloques. Simone produisait du vin et de l'huile d'olive. La cuisine toscane servie à sa table était exquise.

Pourtant, c'est sans enthousiasme que je m'étais rendu à ce colloque. Arrivé à la gare de Florence, j'étais attendu par I., nièce de Simone, une jeune femme qui m'avait déjà témoigné de la sympathie, lors d'un séjour précédent en Toscane. Tandis qu'elle me conduisait au Palagio, je lui racontai mon impuissance à rédiger, et elle devina ma tristesse... Comme l'ange de chair qu'elle était, elle vint la première nuit m'apporter ardeur et joie de vivre, et durant ce séjour au Palagio, puis huit jours à Rome, elle m'inspira un amour dont la combustion fut si totale qu'il ne laissa ni cendres ni regret lorsque nous nous quittâmes sur le quai de la gare de Turin, moi rentrant à Paris, elle partant pour Bali.

Ce qui se révéla capital pour *La Méthode*, c'est que cette Providence m'avait donné toute l'énergie nécessaire. De plus, elle avait trouvé une solution pour m'aider à rédiger. Elle avait contacté son ami Lodovico Antinori – que je connaissais du reste – qui possédait sur ses terres de Toscane maritime, près de Bolgheri, d'anciennes fermes qu'il louait à des vacanciers. Il m'offrait l'hospitalité de l'une d'elles. De retour à Paris, je préparai mon départ pour la Toscane en rassem-

1. Le colloque portait sur la crise du développement (déjà !) et ma communication s'intitulait « Le développement de la crise du développement ». Les actes du colloque furent publiés aux éditions du Seuil sans susciter le moindre intérêt.

blant notes, papiers, documents, etc. Je dus retarder ce départ de quelques jours : mon père se faisait opérer de la cataracte à l'hôpital des Quinze-Vingts.

Deux jours avant de partir, je rencontrai chez ma voisine de palier et amie de la rue des Blancs-Manteaux une jeune femme brune dont les yeux bleus me vrillèrent le cœur. À un moment, elle caressa de deux doigts le dos de ma main. Mais vu l'imminence de mon départ, je renonçai à l'idée de la revoir. Le lendemain matin, comme je sortais de chez moi pour aller voir mon père aux Quinze-Vingts, je la rencontrai devant la porte de mon immeuble. Je lui proposai de m'accompagner à l'hôpital et elle accepta, puis, sur ma demande, me donna son numéro de téléphone. Le lendemain, je lui téléphonai et lui proposai bêtement : « Accepteriez-vous de venir demain à Genève avec moi ? » Je comptais faire étape, non à Genève même, mais à Collonge, charmante villégiature sur le Léman. Elle me demanda de la rappeler une heure plus tard et elle accepta alors mon invitation.

Je suis venu la chercher le matin avec ma Volkswagen bourrée de papiers et de livres à l'arrière, avec en plus ma petite machine à écrire électrique Olivetti. Elle m'accompagna au-delà du lac Léman, jusqu'aux terres toscanes de mon ami. Je m'installai dans une maisonnette. Elle venait trois jours par semaine, elle fut ma seconde Providence et m'apporta la combustion amoureuse capable de mettre en activité mon haut-fourneau.

Il manquait quelque chose dans cette maison : elle n'avait pas vue sur la mer. Elle en était séparée par une bande boisée... Comme j'en parlais chez Lodovico lors d'un repas auquel assistait une belle amie de mon ami, celle-ci me suggéra d'aller dans le château désaffecté du marquis Incisa, oncle de Lodovico, château qui se trouvait au sommet d'une colline boisée dominant la mer... C'était le lieu qu'il me fallait. On entrait dans la propriété, au bas de la colline, en ouvrant une barrière dont j'avais la clé, puis on montait deux ou trois kilomètres d'une route privée, au milieu des animaux sauvages, car le marquis avait interdit toute chasse. J'ouvrais la porte du château avec une énorme clé. Dans une aile, il y avait un petit appartement aménagé qui dominait la mer et les îles. Il n'y avait pas de téléphone. Le château

était gardé par un couple, le mari ouvrier partant tous les jours à vingt kilomètres, la femme me faisant la cuisine...

Celle-ci voulait me servir souvent du veau alors que je préférais sa charcuterie, ses pâtes et son pain trempé à l'huile d'olive frotté d'ail et de tomate. « *Ma*, me disait-elle, *uno professore debbe mangiare vitello.* » (« Un professeur doit manger du veau. ») J'étais tranquille, serein, je travaillais presque sans interruption, du matin à la nuit. Je ne m'interrompais que pour une courte promenade auprès du village désormais en ruine à proximité du château. Le marquis m'offrait son vin qui n'était pas encore devenu le vin le plus coté et le plus cher d'Italie : le *Sassicaï*. J'avais arrêté de fumer, car je savais que, travaillant sans relâche, j'aurais eu besoin de deux à trois paquets par jour, ce qui aurait entraîné la mort prématurée de mon enfant. Mon ami m'offrit même de la poudre blanche qui, effectivement, m'exaltait et me faisait travailler tard dans la nuit, mais me brûlait les narines. J'arrêtai d'en prendre avant toute dépendance.

J'avais la foi, même si personne ne partageait cet enthousiasme ni n'avait vraiment confiance dans mon entreprise. François Furet, par exemple, m'avait dit : « Mais qu'est-ce que tu vas foutre dans tous ces trucs physiques alors que ça commence à bien marcher pour toi en sociologie ? »

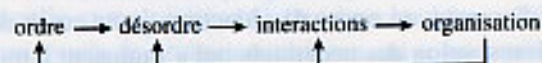
Pour tout ce que j'ai écrit, mais surtout pour *La Méthode*, je commence à partir d'une sorte de nébuleuse spirale qui peu à peu prend forme mais ne se cristallise qu'après d'ultimes transformations et révisions. Du reste, en cours de rédaction, je ne cesse de consulter articles ou livres, selon des nécessités qui s'imposent à moi. Certains ont les idées claires et distinctes avant même de rédiger. Pour ce qui me concerne, elles ne m'arrivent qu'à la fin (Nietzsche disait : « Les méthodes n'arrivent qu'à la fin »). Rédiger est d'ailleurs un mot inapproprié. Il s'agissait d'une véritable « gestation » à travers une rédaction qui, à partir du troisième tome, fut grandement facilitée par l'utilisation de mon Mac. Celui-ci me permit de faire des suppressions et des permutations de passages, alors qu'auparavant j'avais besoin

d'au moins trois versions dactylographiées successives, versions que je raturais et modifiais à la main.

Cette gestation connaissait elle-même des perturbations et des innovations. Elle faisait surgir des notions nouvelles comme celle de « sujet » dans le tome 2. Celle-ci apparut d'abord de façon périphérique, puis, gagnant le centre, elle m'obligea à modifier l'organisation de l'ouvrage. J'ai connu découragements et enthousiasmes et surtout les grands tourments et les grandes joies du parturient. Comme je l'ai dit dans l'introduction générale de toute l'œuvre : « Je me suis senti branché sur le patrimoine planétaire, animé par la religion de ce qui relie, le rejet de ce qui rejette, une solidarité infinie, ce que le Tao appelle "l'esprit de la vallée" qui reçoit toutes les eaux qui se déversent en elle. »

C'est au cours de cette gestation que se dessinait le sens véritable de mon travail. Ainsi, pour *La Nature de la Nature*, mon voyage dans l'Univers physique était un voyage dans les problèmes de la connaissance et en même temps une articulation de connaissances séparées ; non pas une mise en catalogue des acquis et problèmes des sciences physiques, mais une mise en cycle à partir de deux interrogations fondamentales :

- l'une à partir de la notion de système qui me permit une élaboration du concept d'organisation ;
- l'autre sur les relations entre l'ordre (les lois, régularités, constances, cycles), le désordre (les hasards, turbulences, collisions, dispersions, désintégrations) et l'organisation, pour arriver à la formulation de leur inséparabilité dans le tétragramme :



En même temps, je voyais de mieux en mieux que le mode de connaissance dominant était commandé par un paradigme (principe qui commande l'intelligibilité) enjoignant à la disjonction et à la réduction, qui empêchaient de percevoir la complexité du réel. Je voyais donc de mieux en mieux la nécessité d'un paradigme de conjonction et de distinction. En fait, ma véritable aventure consis-

taut à tenter une connaissance de la connaissance, non de façon abstraite, mais à partir des connaissances scientifiques en devenir. J'étais stimulé par le fait que la thermodynamique, la microphysique, la cosmophysique avaient déjà ébranlé le paradigme dominant, mais sans avoir affronté la principale question qui se formule ainsi : comment concilier le principe de désordre, dispersion, désorganisation qui est en œuvre dans l'Univers (2^e principe de la thermodynamique élargi) avec les naissances, créations, développement d'organisations de tous ordres depuis les atomes jusqu'aux astres ? Il m'a fallu laisser mûrir en mon esprit la dialogique et la boucle réursive pour lier les deux principes.

Le week-end, je descendais sur la côte où j'allais chez des amis, patriciens toscans vivant sur leurs terres. Je me liai ainsi avec Gherardo della Gherardesca et Ginevra, belles figures qui éclairaient mon loisir, et je repartais le dimanche soir ou le lundi matin pour mon château.

Je rédigeais, parfois avec de grandes difficultés, surtout pour la première partie *La Nature de la Nature*. J'étais prêt à rester en Toscane jusqu'à achèvement... Mais voilà qu'au bout de quelques mois, je me suis senti contraint de revenir à Paris. Je n'y restai pas, j'allai travailler en Haute-Provence, à Carniole près de Simiane la Rotonde, chez mon ami Claude Gregory, qui, de sa campagne, continuait à diriger *L'Encyclopaedia Universalis* qu'il avait créée.

Je ne sais plus à quel moment j'ai terminé la rédaction du brouillon des quatre parties. Je me suis alors rendu compte que, tel quel, le volume serait énorme et que, de plus, il me faudrait récrire cet énorme brouillon. Je décidai d'isoler la première partie pour en faire un volume séparé. J'ai réélaboré au moins trois fois ce premier tome, avec l'aide de plusieurs lecteurs critiques (que je cite au début du tome 1) dont *in extremis* celle du mathématicien Victorri qui m'a contraint à refaire toute la troisième partie. J'ai terminé au pied de la montagne Sainte-Victoire chez mes amis Nughe, pénétré par l'énergie de cette montagne de pierre que je contemplais à chaque fois que je levais les yeux de ma rédaction.

Je crois que la véritable genèse des principes de « méthode » s'est effectuée dans ce premier volume. Il faut dire que, quand je l'ai remanié, j'avais déjà rédigé le brouillon de *La Connaissance de la Connaissance*, et que ce travail accompli a rétroagi sur le premier volume. De fait, dans la 4^e de couverture, je dis bien l'essentiel :

« Nous avons besoin d'une méthode de connaissance qui traduise la complexité du réel, reconnaisse l'existence des êtres, approche le mystère des choses. » Conscient que « la méthode de la complexité s'élabore dans ce premier volume », je demande « de ne pas dissocier la connaissance de la nature de la nature de la connaissance. Tout objet doit être conçu dans sa relation avec un sujet connaissant, lui-même enraciné dans une culture, une société, une histoire ».

La Nature de la Nature sort en 1977 aux éditions du Seuil. Il est aidé par une double chance. La première est l'efficacité de mon attachée de presse Sylvaine Pasquier qui a réussi à convaincre ses interlocuteurs de l'intérêt de mon travail. La seconde est la conjoncture intellectuelle de cette année 1977. À la suite du discrédit de l'URSS, de l'épisode grotesque de la « bande des quatre » en Chine, du génocide opéré par le communisme cambodgien, de la transformation du Vietnam en oppresseur du Cambodge, la désintégration du grand mythe de salut terrestre détermine un collapse du marxisme, en même temps que s'effectue un lent dépérissement du structuralisme. Il s'est donc créé cette année-là une sorte de vide intellectuel (du reste provisoire) qui explique l'intérêt porté à mon livre. (Je n'intéresse qu'en période de crise, je l'ai vérifié souvent.)

J'ai eu droit à une page dans le *Monde des Livres* et à de longues interviews dans des magazines qui me permirent d'expliquer mon propos, sans compter un débat contradictoire télévisé sur la troisième chaîne. Les quatre volumes suivants paraîtront dans un silence total de la presse et l'indifférence de l'intelligentsia. La brèche de 1977 se sera refermée.

La Nature de la Nature a pourtant continué sa carrière. Il est aujourd'hui traduit en treize langues¹ ; ses idées sont devenues de plus en plus intel-

1. En dépit de l'obstruction du philosophe-Maison d'alors qui conseillait aux éditeurs étrangers de ne pas traduire le livre.

ligibles. Les auteurs que je citais comme Ilya Prigogine et Henri Atlan, longtemps ignorés, sont devenus notables. Bref, je m'inscrivais dans un courant de pensée qui, d'abord ténu, a pris de l'importance.

J'ai repris la seconde partie de mon brouillon pour en faire le tome 2, *La Vie de la Vie*. J'ai l'impression que c'est mon travail à la fois le mieux documenté et le plus novateur. J'ai bénéficié de la collaboration du biologiste John Stewart et de l'aide précieuse de l'enfermé Gaston Richard éco-éthologiste de formation, et qui m'envoyait ses commentaires de sa prison. J'ai terminé ce volume en Toscane, à Caldine, lieu de bonheur, de tendresse, de communauté, où j'ai pu souvent travailler chez mon ami Xavier Bueno. Mon ultime arrivée à Caldine fut endeuillée par la mort de Xavier et cette mort a fait bifurquer mon destin. Xavier devait me louer à un prix très abordable la petite maison voisine de sa résidence qu'il laissait inoccupée de peur de voisins importuns. Mais les problèmes d'héritage ont empêché cette installation en Toscane que je souhaitais permanente. J'ai donc passé l'été avec Edwige chez Eva, la compagne, et Raffaella, le fils de Xavier, où j'ai conclu *La Vie de la Vie* :

« Ma table est tout contre la fenêtre de ma chambre, chez les Bueno. Cette fenêtre est continuellement ouverte sur cyprès, oliviers, vignes, pentes, collines – le paysage que j'aime le plus au monde. Je quitte la chambre et je descends. Les animaux familiers, familiaux sont là, sous la treille. Ils reposent. Ici, pas d'agression, de compétition, de préséance : chats et chiens mangent ensemble dans la même grande casserole, et, sous la volière, picorent ensemble pigeons et tourterelles. Le vieux chien Bruno me regarde de ses yeux humides, et tend à tout hasard le cou pour une caresse.

J'avance sur la terrasse. Sous le grand orme, Raffaella martèle le *scatpello* qui sculpte la pierre tombale de son père, mon ami Xavier, mort il y a vingt jours. Dans le ciel encore bleu, des chauves-souris volent et virevoltent. Cette nuit encore sera envahie par des galaxies de lucioles. »

J'étais persuadé que *La Vie de la Vie* allait être bien accueillie. Je crois que c'est mon livre où, sans arrêt, je suis le plus inspiré.

et – qu'on excuse l'orgueil ou la vanité – le plus créatif, de toute façon le plus « vivant ». Je m'étais constitué une culture biologique depuis *L'Homme et la Mort*, qui s'était étendue et renouvelée à l'Institut Salk, puis durant la préparation de *L'Unité de l'Homme et du Paradigme perdu*. Tout en puisant dans les connaissances des sciences biologiques, j'intégrais leurs apports en échafaudant mes conceptions de l'éco-organisation et de l'auto-éco-organisation. J'opérais, je crois, « la révolution conceptuelle » qui permet d'élucider l'autonomie et la dépendance du vivant, l'autonomie et la dépendance mutuelles entre l'individu et l'espèce (et pour un grand nombre d'animaux, la société), le caractère égocentrique (ou subjectif) inhérent à tout être vivant. D'où l'idée qu'on ne peut comprendre la vie sans se référer à une auto-géno-phéno-égo-éco-organisation, expression qui a semblé ridicule à bien des lecteurs.

J'ai été surpris et déçu par le silence qui a accueilli ce livre à sa parution en 1980. Je crois que son apport n'est toujours pas reconnu, ce qui peut d'ailleurs se comprendre : les sciences biologiques n'ont pas encore accompli une révolution comparable à celle des sciences physiques au début du xx^e siècle. Elles demeurent morcelées, soumises à l'hégémonie des interprétations réductrices (gène, molécule).

Divorçant de mon épouse Johanne cette même année 1980, et ayant besoin d'argent pour lui donner une résidence à Montréal où elle voulait vivre, j'ai signé un contrat avec les éditions Nathan pour écrire *Pour sortir du xx^e siècle*. C'est en fait l'application de la méthode à la crise contemporaine de l'humanité (et ce travail a enraciné dans mon esprit, par utilisation constante, la méthode de la complexité). Le livre sortit en 1981 et reçut un assez bon accueil. Puis je réunis en volumes chez Claude Durand (Fayard) des articles portant sur les sciences (*Science avec Conscience*, 1982) et d'autres portant sur la sociologie (*Sociologie*, 1984).

Je ne sais plus très bien pourquoi j'ai abandonné le *Devenir du Devenir* en son état de premier jet. Peut-être avais-je trop envie d'en

arriver à l'os : *La Connaissance de la Connaissance*, dont j'avais également rédigé un premier jet en 1975 ?

Je reprends *La Connaissance de la Connaissance* en 1984. Le plan et les développements de la partie rédigée huit années auparavant me plaisaient beaucoup, mais je ne pouvais plus les suivre, vu qu'un nouveau plan s'imposait logiquement à moi. Le propos est clairement affirmé : « La connaissance est l'objet le plus incertain de la connaissance philosophique et l'objet le moins connu de la connaissance scientifique. » Il faut essayer de connaître la connaissance si l'on veut connaître la source de nos erreurs et de nos illusions afin d'élaborer une connaissance pertinente.

La Connaissance de la Connaissance devait englober ce qui a constitué le volume suivant *Les Idées*, et comprendre quatre parties : 1. l'examen de la connaissance du point de vue de l'esprit/cerveau humain : Qu'est-ce qu'un cerveau qui peut produire un esprit qui le connaît ? Qu'est-ce qu'un esprit qui peut concevoir un cerveau qui le produit ? ; 2. l'examen de la connaissance du point de vue culturel et social (écologie des idées) ; 3. du point de vue de l'autonomie dépendante du monde des idées (noosphère) ; 4. du point de vue de l'organisation des idées (noologie). Cette partie contient les chapitres clés de voûte de toute *La Méthode*, celui sur la logique et celui sur la paradigmatologie.

Comme je le conçois désormais, la vraie révolution cognitive devrait se faire au niveau de principes et modes d'organisation des idées, non des idées fausses ou vraies. Toute vérité partielle est erronée bien que partiellement vraie. La connaissance complexe, qui comporte en son sein connaissance de la connaissance et auto-connaissance du sujet connaissant, prend forme.

Mon travail est mis au point au moment où les sciences cognitives prennent leur essor, mais celles-ci, en dépit de leur volonté de confluence, obéissent encore au paradigme de la science classique, ce qui les rend inaptes à s'entre-articuler et impuissantes à surmonter la barrière esprit/cerveau. Je me suis nourri de leurs apports, mais elles m'ont ignoré.

1. La relation en boucle cerveau/esprit/culture.

Je dois dire aussi que j'ai recomposé et rédigé ce volume dans une période perturbée et tourmentée. Celle-ci avait commencé avec une terrible crise d'asthme d'Edwige, sauvée *in extremis* au Venezuela, en 1981, s'était poursuivie dans de grandes instabilités jusqu'à la mort de mon père en 1984. En fait, dans les années 1987-1988, je vis une crise existentielle et, pour la première et jusqu'ici seule fois de ma vie, je subis une dépression nerveuse. J'en sors définitivement à Parme en 1988, en écrivant le livre sur mon père : *Vidal et les siens* (1989). Ce livre, écrit dans le sourire et dans les larmes, m'a donné la force de continuer.

J'ai donc repris et poursuivi mon travail sur *La Méthode*, à travers une vie hachée et souvent l'obligation de rester à Paris.

La Connaissance de la Connaissance était sortie en 1986, peu avant ma dépression, et *Les Idées*, reprises après la rédaction de mon livre sur mon père, seront publiées en 1991. En 1990, je réunis des articles sous le titre *Introduction à la pensée complexe*. Désormais, je vois que mon travail englobe la connaissance complexe dans la pensée complexe, dont les principes sont exposés dans ce petit livre.

La Méthode devait se terminer sur *La Connaissance de la Connaissance*. Il aurait été certes normal de concevoir un volume, *L'Humanité de l'Humanité*, qui aurait suivi *La Vie de la Vie*, mais je pensais à l'origine que *Le Paradigme perdu : la nature humaine* avait déjà traité la question d'une façon que je jugeais alors satisfaisante...

Pourtant, durant les années 1990, je me suis rendu compte que mes idées anthropologiques s'étaient enrichies et développées, tant et si bien qu'il m'est devenu nécessaire de me mettre au travail pour traiter de *L'Humanité de l'Humanité*. Effectivement, ma conception complexe de l'humain s'est véritablement éclaircie à travers ce livre. De plus, il m'apparaît désormais intéressant de terminer sur mon point de départ proprement humain.

J'ai pu achever la rédaction de ce volume durant un séjour à Sitges, sur la côte catalane, où m'hébergeait mon ami Maurice Botton, dans un appartement au dernier étage d'un immeuble de colline. Ma table,

placée devant la fenêtre, dominait la mer. J'ai retrouvé là le rythme de vie de mes deux premiers livres et le bonheur méditerranéen.

L'Humanité de l'Humanité sort en 2001, avec quelques rares bonnes critiques. Fort heureusement, je suis encouragé dans mon travail par les traductions des volumes précédents dans divers pays dont l'Italie, le Portugal, l'Espagne, la Grèce, le Japon, la Chine, l'Iran.

L'esprit de *La Méthode* me vaut de nouvelles amitiés, de nouvelles fraternisations intellectuelles, notamment en Italie, avec Mauro Ceruti, Gianluca Bocchi, Sergio Manghi, Oscar Nikolaus (le magnifique colloque sur *La sfida della complessità* est organisé à Milan par Ceruti et Bocchi en 1984¹), au Portugal où mes conceptions sont intégrées dans l'enseignement de l'Institut Piaget et en Espagne où Ana Sanchez, Emilio-Roger Ciurana et Jose Luis Antonio Ruiz, entre autres, développent dans leur chaire une pensée complexe. Bien que toujours marginal, je ne suis plus seul. De plus, mes idées ont essaimé et semé leurs graines en des lieux lointains, sans que je m'en rende d'abord compte, surtout en Amérique latine, non seulement par mes livres traduits, mais aussi par le biais des photocopies, puis d'Internet.

J'en ai vraiment pris conscience en répondant à l'invitation d'une université de Medellin (Colombie) en 1997, ce qui m'a incité à organiser avec mes collaborateurs un « Congrès inter-latin pour la pensée complexe » à Rio de Janeiro, grâce à l'hospitalité généreuse de Candido Mendes et l'appui de Federico Mayor, alors directeur de l'Unesco².

En 2001, alors que je termine le cinquième volume, le projet de *L'Éthique* surgit comme complément nécessaire à *L'Humanité de l'Humanité*. Déjà le problème éthique s'était imposé à mon esprit dans le chapitre « auto-éthique » de *Mes démons* (1994) où j'essaie de comprendre pourquoi et comment je suis comme je suis et je pense comme je pense. Mais surtout la repensée en chaîne de *La Méthode* amène nécessairement et naturellement à revisiter le bien,

1. Édité chez Feltrinelli en 1985.

2. C'est lui qui décida de la création d'une chaire itinérante pour la pensée complexe en Amérique latine. J'y ai installé le siège à l'Université du Salvador, de Buenos Aires.

le possible, le nécessaire, autrement dit, l'éthique. Il s'agit d'une éthique complexe qui abrite en elle des incertitudes et contradictions sans cesse à affronter. J'écris ce livre à Hodenc-l'Évêque entre janvier et mai 2004, dans des conditions dramatiques dues à l'aggravation de l'état de santé d'Edwige. Ce dernier volume est publié en novembre 2004.

À ma grande surprise, il est bien accueilli par les critiques. Toutefois et sauf aimables exceptions, ces derniers saluaient plus l'exploit sportif d'avoir mené à terme une entreprise aussi gigantesque que mon apport dans le domaine de la pensée.

Ainsi, de la conception à l'achèvement de *La Méthode*, plus de trente ans se seront écoulés, et, de la première publication à l'ultime, vingt-sept. Avant *La Méthode*, j'étais l'équivalent d'un peintre de chevalet accomplissant ma rédaction en un an, parfois moins, parfois plus, sans que le temps vienne transformer mon œuvre en cours d'élaboration. Là, je suis passé à l'équivalent du peintre de fresque, non pas dans l'espace, mais dans le temps. Le temps a formé et transformé mon œuvre et m'a formé et transformé. L'œuvre m'a imposé sa logique de vie, et aussi mon parcours de vie.

Hélas, je n'ai pas tenu de journal de *La Méthode*, ce qui m'aurait permis de mieux comprendre, pas à pas, mon évolution et son évolution. Les temps de latence entre les volumes étaient aussi des temps de travail souterrain. Les divers livres que j'élaborai durant ces périodes – comme *Penser l'Europe* ou *Terre-Patrie* – étaient eux-mêmes des exercices de pensée complexe qui, nourris de *La Méthode*, venaient la nourrir en retour... Aujourd'hui, je ne vois pas de branches mortes dans ces six volumes, même si je me suis trop appesanti dans le premier volume sur la théorie de l'information qu'il me fallait domestiquer.

Je dois dire aussi que je fus très généreusement aidé, et d'abord par mon éditrice au Seuil Monique Cahen. Je cite dans chacun de mes ouvrages les noms de ceux qui m'ont apporté leurs collaborations et leurs critiques. Je veux ici mentionner encore pour son soutien

constant depuis 1977 Jean-Louis Le Moigne, et l'aide capitale de Jean Tellez pour les deux derniers volumes, sans oublier le concours inappréciable de mon assistante, Catherine Loridant¹.

Pour conclure sur l'œuvre elle-même, je dois souligner que chaque volume est « hologrammatique », c'est-à-dire une partie d'un tout qui, dans sa singularité, contient le tout. Aucun n'est compartimenté : ainsi *La Nature de la Nature* n'est pas fermée sur l'univers physique, mais comporte non seulement la réflexion épistémologique sur la nature de la connaissance, mais une base pour comprendre les problèmes d'organisation et d'autonomie qui se retrouveront à un niveau de complexité supérieur dans *La Vie de la Vie* et dans *L'Humanité de l'Humanité*.

Le « tétragramme » concerne non seulement la complexité de l'Univers physique, mais aussi la complexité de la vie et celle de l'histoire humaine. *La Vie de la Vie*, en traitant ce qui est propre à la vie, débouche sur la vie humaine. De la sorte, chaque volume est autonome, mais comporte en lui la relation avec les autres. Ainsi la méthode s'exprime non seulement dans sa formation et sa formulation, mais aussi dans *l'économie d'ensemble de l'œuvre* qui comporte les relations réciproques entre les diverses parties et entre le tout et les parties.

Le silence de la critique peut partiellement s'expliquer si l'on considère le caractère inclassable de l'œuvre : à la fois scientifique et philosophique, elle a pu être jugée non scientifique et non philosophique ; mettant en corrélation les sciences naturelles et les sciences humaines, elle a échappé aux classements disciplinaires et semblé superficielle. Le parcours dans les connaissances scientifiques a pu sembler relever de la vulgarisation pour ceux qui n'ont pas vu la réorganisation conceptuelle et la réflexion épistémologique qui constituent la substance même de *La Méthode*.

1. Je veux faire ici une remarque sur mes insuffisances bibliographiques. Je n'ai cité que les auteurs dont je me suis nourri pendant l'élaboration de *La Méthode*, négligeant des auteurs très importants comme Bachelard et Piaget que j'avais lus au préalable.

Mais ce long travail a pu aussi répondre aux attentes, conscientes ou inconscientes, de nombreux esprits, dispersés dans tous les domaines de la connaissance ou des professions, insatisfaits du morcellement du savoir, insatisfaits de la fermeture des sciences à la réflexion philosophique, insatisfaits de la fermeture de la philosophie dominante aux données et révélations des sciences.

J'étais probablement voué à ce type inédit, voire malséant, d'entreprise de par mon propre caractère, qui, dès l'adolescence était curieux de tout et arrivait mal à départager deux idées contraires. De fait, j'avais pratiqué la connaissance complexe dans mon premier travail important, *L'Homme et la Mort* (1951), avant même de concevoir consciemment le problème de la complexité, ce qui n'est arrivé qu'en 1970. J'ai pu mener à bien mon travail grâce à la liberté dont j'ai joui au CNRS, où, quoique dépendant formellement de la section sociologie, l'institution m'a laissé extravaguer de façon transdisciplinaire.

À mes yeux, *La Méthode* débouche nécessairement sur une réforme de pensée, laquelle pour s'opérer nécessite une réforme de l'enseignement. Au demeurant, j'envisageais moi-même, sitôt terminé mon gros œuvre, d'écrire un « Manuel pour écoliers, enseignants et citoyens ». Or, prématurément, le ministre de l'Éducation nationale, Claude Allègre, mû par une bienfaisante lubie, m'appela pour présider une commission vouée à réformer les contenus de l'enseignement secondaire. Les propositions que je fis ne furent aucunement suivies, mais elles constituèrent le placenta de plusieurs livres consacrés à la réforme du contenu de l'enseignement notamment *La Tête bien faite* (1999) et *Les Sept Savoirs nécessaires à l'éducation du futur* (2000). Ce dernier livre, commandé par l'Unesco, bénéficia d'une diffusion sur tous les continents. Plus encore, mes propositions ont suscité diverses réformes dans des universités au Mexique, au Brésil, en Colombie. Une université vouée à la connaissance complexe et qui porte mon nom a même été fondée à Hermosillo, capitale de l'État de Sonora au Mexique.

Un jour, je l'espère, plusieurs universités dans le monde inscriront en lettres d'or sur leur fronton la remarque de Pascal : « *Toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiatees et immédiates, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible*

qui lie les plus éloignées et les plus diverses, je tiens pour impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus de connaître le tout sans connaître les parties. »

Je me rends compte de plus en plus que la réforme de la pensée et je dirais même de l'esprit (quand je pense à ce que j'ai écrit sur la compréhension dans *L'Éthique*) est le prolongement direct de *La Méthode* et qu'une réforme de l'enseignement doit être un moyen essentiel d'opérer la réforme. Plus amplement, je suis maintenant convaincu que la réforme de la pensée et la réforme de la personne sont désormais vitales pour les individus et pour l'avenir de l'humanité.

C'est à cette nouvelle mission impossible que je me crois voué désormais, me sentant toujours « branché sur le patrimoine planétaire, animé par la religion de ce qui relie, le rejet de ce qui rejette, une solidarité infinie¹... ».

Edgar Morin
Paris, octobre 2007

1. Merci à Jean-Claude Guillebaud pour avoir revu cette préface, merci à Monique Labrune pour avoir conçu cette nouvelle édition, merci à Barbara Le Goff et Hélène Boguet pour leur travail de mise au point et en forme.